

MORALE.



DE LA RAILLERIE.

Je ne sais certainement pas le grec, Mesdemoiselles, mais je suis persuadée que nul peuple autant que celui d'Athènes, c'est du temps jadis que je parle, n'a possédé le talent de la raillerie. Démosthènes, à ce que l'on m'a assuré, maniait admirablement l'arme de l'ironie, et quelques-uns des philosophes de l'Académie et du Portique n'en semblent, en vérité, que des railleurs qui ont détruit et reconstruit, pour les détruire encore, toutes les formes et tous les systèmes. De tout cela, qu'est-il resté? des statues, une littérature où les écrivains ont puisé, suivant leurs théories, tous les arguments dont ils avaient besoin pour appuyer leurs idées.... On dit que nous sommes les Athéniens de l'Europe moderne.... Est-ce un compliment que l'on nous fait, ou une raillerie que l'on nous jette?

Quoi qu'il en soit de ce beau nom d'Athénien, et quoique l'on prétende qu'en France l'esprit court les rues, l'avez-vous, Mesdemoiselles, bien souvent rencontré? Cet homme au verbe haut, qui domine par le despotisme de ses poumons, ce doux et élégant élogiste dont l'heureuse mémoire fait toute la fortune, Marie qui croit bien parler parce qu'elle parle toujours, Sophie qui d'un ton doctoral laisse tomber des sentences, Judith enfin dont la parole rêveuse flotte dans les régions d'un idéal que nos poètes modernes lui ont révélé, vous paraissent-elles des personnes bien spirituelles? Admireriez-vous, par hasard, Louise, qui ne sait que fronder et dont la mordante pensée ne trouve partout que le sujet d'épigrammes plus méchantes que fines?... Voyons, mes amies, comptez sur vos doigts roses les beaux esprits qui vous ont charmées, et dites-moi si vous connaissez beaucoup d'Athéniennes?

Mais parlons raison. La vie nouvelle a tellement modifié notre société, les besoins de fortune sont devenus si pressants pour tous, le mérite consiste tellement à gagner de l'argent, la force que chacun possède est tournée d'une manière si exclusive vers la science de faire ses affaires, qu'il me semble, au contraire, tout naturel de rencontrer fort rarement de ces êtres d'élite qui portent dans la conversation ce trait et cette retenue qui donnaient tant de charmes, pour nous autres femmes, aux salons d'autrefois. La lutte des intérêts est partout si vive, que l'on n'entend souvent, autour

de soi, que les sourdes aspirations de l'envie, de l'ambition, ou que les notes aiguës et discordantes de la raillerie, cette mauvaise arme de l'impuissance.

Pour vous, je le sais, votre éducation m'en est garante, Mesdemoiselles, la raillerie n'entrouvre point vos lèvres. La jeunesse, d'ailleurs, sait-elle ce qu'il faut attaquer? Et lors même qu'elle le saurait, de quel droit le ferait-elle? quelles épreuves vaillamment surmontées lui donnent l'autorité de blâmer, même les fautes? la moquerie dont elle oserait faire usage ne pourrait-elle donc pas l'atteindre? Pour jeter la pierre, si la jeter était jamais permis, il faudrait être sûre non-seulement de son passé, mais encore de son avenir. Le respect des autres, une crainte salutaire pour soi-même nous imposent donc une sévère retenue. La grande science de la vie pour tous, pour nous surtout, Mesdemoiselles, est de se faire le moins d'ennemis possible et un certain nombre d'affections constantes et dévouées. Or, ces affections, si votre esprit tend vers l'habitude de la raillerie, comment parviendrez-vous à les conquérir; comment, surtout, parviendrez-vous à les conserver? Mais, me dira-t-on, eh quoi! fronder par de légers propos un ridicule, un travers, vous croyez que c'est mal faire? Sans doute. Qui vous donne le droit de me censurer publiquement? ne puis-je pas vous accuser de méchanceté, vous qui, au lieu de vous taire, ou de me plaindre, donnez à votre blâme le tour de l'épigramme, afin qu'il porte mieux et qu'il aille plus loin?

Marie ne s'habille comme personne, elle porte la passe de ses chapeaux trop haute; vous vous moquez d'elle. Marie l'apprend aussitôt; elle mord à belles dents dans vos volants bigarrés: la guerre est ouverte; sans que vous vous en aperceviez. On fait cercle autour de vous, on vous excite, on rit, on applaudit. Dans ce tournoi à armes discourtoises, que pouvez-vous gagner, je vous prie? une bonne haine et le renom d'un esprit aigre et difficile. Réjouissez-vous, vous n'avez pas perdu votre journée.

Vous vous imaginez peut-être que, parce que vous aurez été bien méchante on vous croira spirituelle; détrompez-vous. Si une telle réputation pouvait se faire ainsi, à quoi serviraient donc les études auxquelles vous vous livrez et les beaux-arts que l'on vous enseigne? Allez, croyez-moi, l'esprit des méchants sera toujours un méchant esprit.

Une femme charmante a eu le malheur de laisser tomber une raillerie déplorable sur le supplice d'une empoisonneuse, et il n'a fallu, à quelques écrivains, que cette phrase pour leur faire douter du cœur de M^{me} de Sévigné elle-même. Racine se repentit d'avoir écrit des épigrammes, et

il ne cessait de contenir la verve mordante de Boileau. La Fontaine a mérité, peut-être, le surnom de *bon*, parce qu'il avait admirablement trouvé la forme dans laquelle la satire et l'épigramme sont douces et presque bienveillantes.

Du reste, fronder un vice, un travers qui atteint l'humanité entière, n'a plus le caractère de méchanceté que je combats; c'est, au contraire, un service rendu à tous, sans que personne ait le droit de se plaindre. Mais railler, attaquer par de moqueuses paroles des travers et des ridicules individuels, alors que soi-même on a tant besoin d'indulgence, c'est être, en vérité, bien étourdie et bien légère. Dans ce rôle, Caton lui-même, j'en demande pardon à sa mémoire, m'a toujours semblé ridicule, et Diogène odieux.

Il est une autre raillerie, dont j'ose à peine parler, tant elle est odieuse, c'est celle qui s'attaque aux infirmités naturelles... Il n'y a qu'un cœur de bas étage ou une âme lâche qui puissent insulter au malheur et à la vieillesse.

Voilà bien des paroles qui vous seront inutiles; mais je n'ai point, vous le savez, la prétention de donner des leçons; j'aime seulement à causer avec vous, parce que vous avez tous les sentiments honnêtes, et, surtout, parce que vous me permettez d'être votre amie.

M^{me} DE WATTEVILLE.

HISTOIRE.



RICHARD DE WARWICK.

(*Explication de l'énigme historique.*)

Ecrire, en lui donnant tous les développements qu'elle comporte, la vie de Richard Nevill, comte de Warwick¹, serait tracer l'histoire des luttes des maisons d'York et de Lancastre², luttes qui ont fait couler tant de sang en Angleterre. Richard y remplit le rôle principal, et peu d'hommes ont eu un caractère mieux fait pour réussir dans ces guerres intestines, où le génie du diplomate doit agir d'une façon aussi importante que les vertus du capitaine.

¹ Prononcez *Warick*.

² Voir Chronologie d'Angleterre, *Familles normandes*, 1^{er} vol. du *Magasin*, p. 297.

Richard Nevill, comte de Warwick, avait épousé Anne de Beauchamp, fille de Richard, comte de Warwick, et sœur de Henri, duc de Warwick. Le chef de cette puissante famille était alors Ralph Nevill, comte de Westmorland ; son père avait épousé Elise de Montacut, fille unique et héritière de Thomas, comte de Salisbury. Sa sœur, Cécile Nevill, s'était mariée à Richard, duc d'York, qui, par les femmes, descendait de Lionel de Clarence, deuxième fils d'Edouard III. Le duc d'York prétendait avoir au trône des droits meilleurs que ceux du roi régnant, Henri VI, héritier de l'usurpateur Henri IV et appartenant à la branche de Jean de Lancastre, troisième fils d'Edouard III.

Le principal appui du duc d'York était la grande maison de Nevill, et, dans cette maison, Richard, comte de Warwick, esprit fin, délié, tenace, plein de ressources et d'audace. Nul homme de son temps ne possédait mieux que lui le talent de séduire et d'entraîner par la magie de sa parole.

La nullité d'un roi toujours maladif, les misérables intrigues de la reine, Marguerite d'Anjou, l'antagonisme du cardinal de Winchester et du duc de Gloucester, la mauvaise fortune de l'Angleterre, qui venait de perdre la Normandie et la Guienne, tout souriait à des espérances de révolte. La guerre civile éclata : le 31 mai 1455. Le comte de Warwick, qui guidait l'avant-garde du duc d'York, gagna la bataille de Saint-Albans sur le duc de Somerset qui fut tué, ainsi que les principaux chefs du parti du roi. Ce prince tomba lui-même entre les mains du vainqueur.

Le duc d'York témoigna les plus grands égards à son prisonnier ; il se contenta du titre de protecteur du royaume, et le comte de Warwick fut créé gouverneur de Calais. Nulle charge ne conférait une plus grande autorité, une position plus forte et plus indépendante. La reine Marguerite ayant, peu à peu, repris la direction générale des affaires, le comte crut devoir, par prudence, chercher un refuge dans son gouvernement. Après deux ans d'intrigues et de pourparlers entre les partis, Warwick reparut en Angleterre à la tête d'une armée ; mais Marguerite, qui avait pour elle l'autorité du Parlement, força le comte et le duc d'York à s'enfuir à Calais. La reine en donna le commandement au jeune duc de Somerset, mais la ville le reçut à coups de canon. Une flotte anglaise passa du côté de Warwick, qui, dès lors, courut sur les vaisseaux de Henri et fut maître de la mer.

Les cruautés et la mauvaise administration de Marguerite firent bientôt murmurer l'Angleterre. Les Nevill furent regrettés : lorsqu'en 1460, le comte de Warwick, avec son armée, débarqua à Sandwich, tout le pays de

Kent se souleva en sa faveur, et il entra à Londres sans coup férir. Le 19 juillet 1460, l'armée du roi livra bataille, à Northampton; la victoire se décida en faveur de Warwick. Henri fut pris; mais la reine parvint à s'échapper. Aussitôt le comte fit assembler un Parlement auquel il soumit les droits du duc d'York. Un acte solennel, approuvé par le roi, dit que la couronne resterait à Henri jusqu'à sa mort, mais qu'elle reviendrait ensuite à la maison d'York. Les choses ainsi arrêtées, le duc devait se croire sûr de l'avenir; cependant son incurie mit, de nouveau, tout en question: l'intrépide Marguerite reparut avec une armée, et, à Wakefield, York fut vaincu et tué. Warwick ne perdit point courage: il défendit Londres, fit déposer Henri et proclamer roi par le peuple Edouard d'York, sous le nom d'Edouard IV (mars 1461).

Après des échecs qui menacèrent le nouveau monarque d'une chute aussi rapide qu'avait été sa fortune, le génie de Warwick l'emporta; à Tawnton, il écrasa l'armée de Lancastre. Marguerite, à travers des périls sans nombre, parvint à gagner la France; bravant la mauvaise fortune, elle reparut bientôt avec de nouveaux soldats. A Exham, elle éprouva une nouvelle défaite: le roi fut pris; mais elle parvint à s'échapper avec son fils. Henri gémit dans la Tour de Londres, Edouard régna, et l'Angleterre sembla calmée.

Warwick, tout-puissant, rechercha pour celui qu'il avait fait son maître la protection de Louis XI de France, et, dans ce but, il envoya une ambassade demander à ce prince la main de sa belle-sœur, Bonne de Savoie, pour Edouard. Malheureusement, pendant que cette négociation se poursuivait, le roi s'éprit d'Elisabeth de Woodville, fille de sir Richard de Woodville et de Jacqueline de Luxembourg, qui, auparavant, avait été duchesse de Bedford et femme du régent de France. Edouard épousa celle qu'il aimait, malgré Warwick, qui se fit envoyer en France en qualité d'ambassadeur (1467). Le comte trouva Louis XI à Rouen. Le roi de France témoigna au comte la plus vive amitié. De retour en Angleterre, il donna en mariage sa fille au duc de Clarence, frère du roi, et alla avec lui à Calais attendre les événements. De nouvelles insurrections forcèrent le roi à avoir recours à lui; il revint, pacifia tout, mais retint, pour ainsi dire, Edouard prisonnier au château de Warwick. Le prince ne sortit de cette captivité que sur les menaces de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui venait d'épouser Marguerite d'York sa sœur.

La révolte agita de nouveau ce malheureux pays; Warwick alors leva le masque et se déclara contre le roi; trop faible, celui-ci fut forcé des'enfuir.

Il voulut chercher un refuge à Calais ; mais son lieutenant refusa de le recevoir, et sa flotte se vit contrainte d'aborder à Honfleur. Louis XI l'accueillit, et voyant sa colère contre Edouard, lui proposa d'embrasser la cause de Marguerite d'Anjou, pour replacer sur le trône ce pauvre Henri que lui, Warwick, avait jeté dans la Tour de Londres. Ce pacte étrange fut signé ; le champion de la maison d'York devint le chef du parti de Lancastre. Il revint, à ce titre, en Angleterre, renversa Edouard, qui lui devait sa couronne, et proclama Henri. Le Parlement le créa, conjointement avec son endre Clarence, gouverneur du royaume, et l'Europe étonnée le surnomma le *faiseur de rois*.

Malheureusement, les mêmes fautes amenèrent les mêmes résultats : Henri et Marguerite se firent détester ; Clarence trahit son beau-père ; Edouard reparut avec une armée. Warwick, exaspéré, oublia sa prudence : sans attendre toutes ses troupes, il livra la bataille de Barnet. Il y fut tué, et la chute de cet homme extraordinaire entraîna celle de la maison de Lancastre.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi qui, après de grands désastres, fut représenté sous l'emblème d'un fossé, avec cette devise : « *Plus on lui ôte, plus il est grand.* »

HISTOIRE NATURELLE.



LA VIGNE ET LE VIN.

I. LA VIGNE.

Tous les peuples de la terre font usage de boissons fermentées ; il y a, dans ce fait, l'expression d'un besoin de l'organisation humaine. En effet, l'hygiène nous apprend que ces boissons jouent, par leurs propriétés excitantes, un rôle utile dans la digestion des aliments, et que, d'un autre côté, elles communiquent au corps une énergie qui contrebalance l'action débilante du trop grand froid ou de la trop grande chaleur, en même temps qu'elle permet de mieux résister à la fatigue et au travail. Toutes les matières végétales susceptibles de fermentation peuvent donner naissance à des boissons alcooliques ; toutes ont été mises à contribution : le cocotier,

le dattier, la canne à sucre, la pomme de terre, la betterave, le sureau, l'érable, le pommier, le poirier, le groseillier, le sorbier, le cormier, le blé, le riz, l'orge, l'avoine, le seigle, je ne sais combien de tiges, de feuilles, d'herbes même; la chimie aidant, on a été jusqu'à faire du champagne avec des trognons de chou. Les sauvages de l'Océanie, gravement assis en cercle, mâchent certaines herbes; ils réunissent dans un vase le produit fétide de cette mastication collective, et ils ne connaissent pas de plus grand honneur à faire aux Européens qui viennent les visiter que de leur offrir une tasse du *cava* national. Les Russes abandonnent dans l'eau, à une courte fermentation, des débris de pain noir; arrivé à un certain état d'aigreur piquante, ce liquide est le *quasse*, boisson ordinaire des ménages, dans un pays où le vin n'est à la portée que des fortunes élevées. Quoi qu'ait pu inventer cependant le génie de l'homme, poussé par le besoin, le vin restera toujours le breuvage par excellence, et la vigne la plus précieuse des plantes, après celle qui nous donne le pain.

Si loin qu'on remonte dans l'histoire, partout on trouve la vigne cultivée, le vin en honneur; et son invention attribuée à des divinités. Chez les Egyptiens, c'est Osiris qui enseigne aux hommes cet art précieux; chez les Grecs, Bacchus; chez les Chinois, le grand roi Yu. La Bible nous montre Noë établissant la culture de la vigne. De l'Asie, berceau des premiers hommes, la vigne descend vers l'Europe, en même temps que la civilisation. Elle s'établit dans la Grèce et dans l'Italie, produit les fameux vins de Chio, de Lesbos, de Crète, de Chypre, de Falerne. Au premier siècle de notre ère, elle enrichissait le littoral de Marseille; au quatrième, elle s'étendait jusque dans l'Armorique; unie au figuier, elle embellissait, du temps de Julien, les environs de la boueuse Lutèce. Ce ne fut pas sans peine, toutefois, que la vigne acquit son droit de cité dans la Gaule. Dioclétien, une première fois, décréta son extirpation totale, partout elle fut arrachée; bientôt, replantée par les légions de Probus, elle fut assujettie, par le roi franc Chilpéric, à des impôts si lourds, que la moitié des cultivateurs abandonnèrent leurs domaines. Charles IX, Henri III, Louis XV, inspirés par de faux systèmes, cherchèrent à restreindre, par tous les moyens la culture de la vigne; et, malgré tout, cette culture occupe aujourd'hui la vingt-septième partie du territoire de la France, deux millions d'hectares à peu près, ou mille lieues carrées, produisant 37 millions d'hectolitres. Nulle contrée, en Europe, ne présente un développement en vignobles plus considérable; la Hongrie, le pays le plus favorisé après nous, n'en possède qu'environ 500,000 hectares.

Les climats tempérés, dit Chaptal, et particulièrement la France, sont favorables à la culture de la vigne et à la production des bons vins. Sans doute, des contrées méridionales produisent quelques vins exquis; mais ce sont généralement des vins de liqueur, dont on ne saurait user qu'en petite quantité, et tout à fait en dehors de la consommation ordinaire; tandis que nos vins de Bourgogne, de Bordeaux, de Champagne, brillent par une légèreté et une délicatesse qui les font rechercher du monde entier. A Calcutta, comme à Pétersbourg, à New-York, à la Nouvelle-Hollande, nos produits viticoles sont sur toutes les tables, et c'est ainsi qu'ils fournissent au commerce d'exportation une de ses plus précieuses ressources. Chaque année, en effet, il sort de la France 1,500,000 hectolitres, ayant une valeur de 50 à 60 millions de francs.

La vigne, source d'un si grand commerce, d'une culture si étendue, est une des plantes les plus vigoureuses que possède notre climat; nous la voyons, dans l'état de nature, s'enlacer aux arbres voisins, marier ses sarments à leurs rameaux, et atteindre ainsi les plus hautes cimes; c'est, à proprement parler, une plante grimpante. Dans plusieurs contrées du Midi, on ne la cultive qu'associée à des arbres de haute venue, qui lui servent de tuteurs naturels, et lui permettent de s'étendre dans toutes les directions. C'est sous cette forme gracieuse qu'elle donne les produits les plus abondants; mais ces produits sont aqueux, peu sucrés en général, car alors le raisin ne reçoit que la chaleur diffuse de l'air, et non plus la tiède réverbération d'un sol échauffé par le soleil. Aussi, dans nos pays, préfère-t-on la monotone régularité de l'échalassage aux riches décorations que forme, en Italie, le mariage de la vigne avec le cerisier ou l'érable.

La vigne se plaît sur les coteaux bien exposés, la fameuse Côte-d'Or en est un exemple; mais, quant à la nature du terrain, c'est chose peu importante, car il est impossible de trouver une seule variété de sol qui ne fournisse pas quelque vin célèbre. Toute terre meuble et fraîche au fond, pierreuse à la surface, se trouve dans de bonnes conditions pour retenir l'humidité autour du pied et réfléchir la lumière sur le cep. Aussi, certain auteur avait-il proposé fort sérieusement de paver les vignobles, et, n'était la dépense, ce procédé serait applicable et rationnel. L'exposition du midi est celle que l'on regarde comme la plus favorable au développement de la vigne, cependant plusieurs crus célèbres ont une exposition toute contraire, et n'en produisent pas moins d'excellents vins. Le voisinage des cours d'eau passe pour avantageux: c'est le cas des vignobles de la côte du Rhône, de l'Ermitage, du Médoc, du Rhin et de Genève; ceux de la

Côte-d'Or et de la Champagne se trouvent placés en dehors de cette influence. Il résulte de tout ceci que la supériorité de tels ou tels points, pour la culture de la vigne, tient à des circonstances extrêmement délicates, très-difficiles à apprécier et qui varient avec tant de promptitude qu'à vingt-cinq pas d'un cru célèbre, sous la même exposition, dans la même situation, à la même hauteur, sur un sol analogue en apparence, on n'obtient souvent que de détestables produits.

La vigne présente un nombre de variétés presque infini. M. le duc Decazes en avait rassemblé plus de 1,300 dans la magnifique collection du Luxembourg, et il n'avait là que les cépages les plus connus. Dans nos vignobles, on cultive les différentes variétés de *pineau* : pineau blanc, pineau gris, pineau noir, plant très-délicat qui donne peu de vin, mais un vin excellent; transporté au cap de Bonne-Espérance, il a fourni la souche des fameux vins du Cap; c'est à lui que nous devons les meilleurs crus de la Meuse, du Rhin, de Champagne, de Bourgogne et de Touraine; malheureusement son faible produit le fait arracher en beaucoup d'endroits et remplacer par le *gamet*, cépage fécond, mais qui donne un vin dur, sans corps, sans bouquet, sans chaleur. La substitution de ce plant grossier a, depuis une quarantaine d'années, considérablement altéré la qualité des vins de Bourgogne. Le *teinturier*, très-foncé en couleur, comme son nom l'indique, sert à teindre les vins trop pâles; il compose presque exclusivement les crus de Blois et d'Orléans. Le *pied-de-perdrix*, de la côte du Cher; le *pendoulan*, du Jura; le *carbenet* et les *sauvignons*, du Médoc; la *blanquette*, de Limoux; le *picardin*, du Languedoc, donnent naissance à des vins très-recherchés. Sur les bords du Gard et du Rhône, les plants qui dominent sont le *pique-poule*, le *grenache*, la *roussette*, la *serine*, le *vionnico*. On a introduit dans le Midi plusieurs des variétés cultivées avec tant de succès en Espagne, et, dans beaucoup de localités, les nouveaux cépages ont complètement détrôné les variétés indigènes. De ces changements dans les cépages, des modifications dans la culture, du plus ou moins de soin qu'on apporte à l'entretien du vignoble, résultent, pour la qualité du produit, des transformations qui, bien mieux qu'un caprice de mode, expliquent pourquoi l'on néglige aujourd'hui des crus jadis en haute estime, pourquoi l'on recherche, au contraire, des vins qui n'avaient eu jusqu'ici aucune réputation. Du reste, il se manifeste partout une tendance très-malheureuse, c'est celle qui consiste à substituer les plants qui fournissent une récolte considérable, certaine, mais grossière, à ceux qui donnent un produit délicat, mais faible, incertain, et par cela même peu lucratif. Ce n'est pas

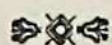
sans quelque raison que les propriétaires agissent ainsi. En effet, la culture de la vigne est très-dispendieuse, et mille accidents imprévus peuvent, jusqu'au dernier jour de la récolte, ruiner de fond en comble l'espérance du cultivateur. Au début, ce sont les gelées d'hiver, qui attaquent souvent les bourgeons, le bois, la racine; puis, viennent les gelées du printemps, qui *brouissent* les pousses. La grêle, l'humidité des années pluvieuses, ou bien la trop grande sécheresse, la coulure, qui fait tomber les fleurs sans qu'elles tournent en grain, combien de fléaux, sans parler des affections morbifiques, la rouille, la jaunisse, la brûlure, l'oïdium; sans parler des animaux destructeurs, les chiens, les renards, les blaireaux, les hérissons, les grives, les étourneaux, les charançons, les pyrales, les larves du hanneton! Voilà plusieurs récoltes successives détruites, ou à peu de chose près, en France et en Italie, par cette moisissure microscopique qu'on appelle l'oïdium: tous les remèdes ont échoué, tous échoueront sans doute contre un ennemi si difficile à poursuivre; l'agriculture en est réduite à espérer un de ces changements mystérieux qui amènent la disparition des fléaux, presque sans qu'il y ait aucune explication possible. L'oïdium s'est produit pendant une série d'années humides et sans gelées: peut-être une autre série d'années, froides en hiver, sèches au printemps, chaudes en été et en automne, feront-elles disparaître l'oïdium.

Indiquons, en terminant, les différentes opérations qui constituent la culture de la vigne. On plante la vigne par boutures ou par plants enracinés. On appelle *crossettes* les sarments de vignes destinés à être plantés en boutures, parce qu'en les coupant on laisse, à la base, une petite partie de la tige, qui forme une espèce de crosse. La quantité de pieds qu'on plante dans un hectare est très-variable. On en met 25,000 dans les environs de Paris, 23,000 dans la Côte-d'Or, 10,000 à Marseille et en Hongrie, 40,000 dans les Vosges, 6,000 dans le Médoc, 3,000 en Andalousie. Quand la vigne est plantée, ce n'est que vers la quatrième ou la cinquième année qu'elle commence à être de rapport. Pendant cet intervalle, on taille les jeunes pousses. On remplace par le *marcottage* les plants manqués. On fume le sol. Quand une fois la vigne produit, il faut chaque année lui donner trois et quatre façons successives, remuer la terre, tailler et échalasser, ébourgeonner, rogner, épamprer, vendanger enfin; et si ce dernier travail est le plus agréable, puisqu'il met fin aux anxiétés du vigneron, ce n'est point le moins pénible, à cause de la rapidité avec laquelle il doit s'effectuer. Pour les gens de la ville, les vendanges se présentent sous l'aspect d'une fête champêtre, une occasion de jeux et de

parties de plaisir. Pour le vigneron, c'est l'inventaire de l'année, et le résultat est rarement de nature à l'égayer ; car, plus la récolte est abondante, plus le vin doit se vendre bon marché, et le paysan, toujours grevé, toujours endetté, par suite de son amour de la propriété, ne se trouve presque jamais assez riche pour conserver sa récolte jusqu'à l'époque où les prix remontent, c'est-à-dire jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

C. M.

LITTÉRATURE.



FONTENELLE.

Bernard le Bovier de Fontenelle naquit à Rouen, le 11 février de l'année 1657. Son véritable nom, selon l'ancienne orthographe, était *le Bouyer*, qui se prononçait comme s'il eût été écrit par un *v*, l'*u* et le *v* se confondant en effet, comme on sait, autrefois, et dans le commencement de ce siècle deux branches de sa famille, et du nom de Boyer, habitaient dans le département de l'Orne, où, sans doute, elles existent encore aujourd'hui. Il était originaire d'Alençon. Son père, François le Bouvier de Fontenelle, écuyer et avocat au Parlement, avait une fortune médiocre, et une réputation plus médiocre encore dans sa profession d'avocat. Il était cependant honnête homme et estimé comme tel, mais d'une humeur inégale et d'un caractère capricieux ; sa mère, femme d'esprit, de sens, et d'une piété vive, dont le jeune Fontenelle hérita la douceur, portait un nom déjà illustre, elle s'appelait Marthe Corneille, et elle était sœur du grand Corneille et de Thomas. De même que l'illustre Newton, né quelques années auparavant et qui avait alors quinze ans, notre Bernard, quand il vint au monde, était si faible et si chétif qu'on désespérait de le conserver, et que la vie, à peine venue, semblait près de lui échapper. C'était, pour nous servir des paroles du poète,

Un enfant sans regard, sans soupir et sans voix,
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son faible corps, ployé comme un roseau,
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.

On fut obligé de le baptiser dans la chambre où il était né, et il ne put

être porté à l'église que trois jours après sa naissance, le 14 février. Il était le second enfant de la famille ; mais son frère aîné devait mourir en bas âge, et deux autres frères devaient naître après lui. C'était au temps où Fontenelle reçut le jour, ainsi que nous l'apprend son historien, une pratique assez habituelle, pour appeler sur eux les bénédictions du Ciel, de revêtir les petits enfants du costume de quelque ordre religieux. Le même auteur nous apprend que, dès le milieu du dix-huitième siècle, l'habit religieux avait fait place à l'uniforme moins édifiant de hussard. Quoi qu'il en soit, le jeune Bernard, dont la famille demeurait près d'un monastère de feuillants, et qui fut voué dès sa naissance à la Vierge et à saint Bernard, emprunta leur robe aux bons moines, qui lui avaient déjà donné le nom de leur patron, et la porta pendant sept années. Dès qu'il fut entré au collège, chez les jésuites de Rouen, les qualités brillantes de son esprit et son extrême facilité se manifestèrent. Aussitôt il traversa les premières classes avec éclat, et, d'une précocité remarquable, était arrivé en rhétorique à treize ans.

Ce fut par devoir, et par déférence aussi pour la volonté de son père, que Fontenelle se consacra à la profession d'avocat. Il fit son droit, se fit recevoir avocat, plaida une première cause et la perdit. Il ne tarda pas à comprendre que là n'était pas sa voie, et, la faiblesse de sa poitrine venant en aide à la tiédeur de sa vocation, il quitta le barreau pour les lettres.

A cette époque, d'ailleurs, il n'en était plus à ses débuts, et peu d'auteurs, sans doute, se sont montrés aussi précoces que Fontenelle. Dès 1670, le rhétoricien de treize ans prit part au concours des *Palinods*, sorte de poésies en l'honneur de la Vierge, qui formaient l'objet de joutes littéraires dans quelques villes de la Normandie, et notamment à Rouen. Cette première tentative, il est vrai, fut malheureuse ; mais, l'année suivante, un nouvel effort lui mérita quatre couronnes. Le jeune lauréat ambitionna des récompenses plus glorieuses, mais il échoua. Deux fois, en 1675 et en 1677, il brigua le prix de poésie devant l'Académie française, et deux fois il fut obligé de céder le laurier au poète La Monnoye. Ce fut dans cette même année 1677 qu'il commença d'écrire dans le *Mercure galant* ; il y inséra quelques pièces de vers dans le style précieux. Thomas Corneille, son oncle, qui fournissait quelquefois des articles à ce recueil alors célèbre, et dirigé par M. de Vizé, lui en avait facilité l'accès. Fontenelle voulut bientôt éprouver ses forces sur une plus vaste arène et il essaya de travailler pour le théâtre ; cet esprit facile et ingénieux devait, en effet, s'exercer dans tous les genres avant de trouver celui où il était destiné à exceller.

Les premiers produits de sa muse dramatique furent deux opéras, *Psyché* et *Bellérophon*, composés conjointement avec Corneille, sous le nom duquel ils furent représentés, et plus tard suivis de *Thétis et Pélée*. Ces pièces n'obtinrent qu'un médiocre succès.

Pour *Aspar*, ce fut pire encore; mais nous ne pouvons passer sous silence cette tragédie, qui, malgré sa chute, fut un événement littéraire. C'est en 1680 qu'elle fit son apparition sur la scène. A cette époque, une coterie hargneuse et violente de gens de lettres et de beaux esprits poursuivait Racine d'une haine injustifiable. Elle s'efforçait d'opposer la gloire de Corneille à la gloire de son émule et de l'en accabler. On était dans toute l'ardeur de la lutte. Corneille, vieilli, refusait son nom à cette guerre déloyale, et ne pouvait plus y apporter les œuvres d'un génie éteint. Les ennemis de Racine espérèrent que le neveu du grand homme accomplirait ce que Pradon n'avait pu faire. Ils s'emparèrent de Fontenelle comme d'un drapeau, et exploitèrent son nom comme un signe de ralliement. Par malheur, le champion qu'ils avaient choisi n'était pas de force à porter les armes d'Achille; malgré tout le bruit qu'ils firent autour de la tragédie nouvelle, *Aspar* tomba; le poète malheureux accepta de bonne grâce sa défaite, jeta son ouvrage au feu, et la renommée de Racine resta intacte. Toutefois l'auteur d'*Andromaque* ne se tint pas pour assez vengé; il chansonna son faible rival et fit courir contre lui, pour assurer sa victoire, une épigramme où, supposant que des amis, réunis chez un vieil acteur, cherchent l'origine des sifflets au théâtre, il place cette histoire lamentable dans la bouche du comédien.

Boyer apprit au parterre à bâiller :
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Fontenelle se le tint pour dit et renonça à la tragédie, du moins en son propre nom.

Le moment approchait pourtant où notre auteur allait enfin sortir de cette demi-obscureté dont ses tentatives multipliées n'étaient pas parvenues encore à le faire sortir. En 1683, il commença la publication de ses *Dialogues des morts*, à l'imitation de Lucien. Cet ouvrage obtint tout de suite un éclatant succès.

Les *Dialogues des morts* furent suivis, en 1686, des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, qui mirent le sceau à la réputation de l'auteur et dont nous parlerons plus loin. S'il n'est pas son plus solide titre de gloire, cet ouvrage est au moins celui qui fit le plus pour sa célébrité.

A. R.,

(La suite au prochain numéro.)

RECRÉATIONS



MARIETTA ROBUSTI.

CHAPITRE PREMIER.

Dans le quartier marchand de Venise, appelé la *Merceria*, on lisait, en 1512, le nom de *Robusti*, tracé en gros caractères sur l'enseigne d'un teinturier. En ce temps-là, les nobles de la Sérénissime Seigneurie et les riches bourgeois aimaient et recherchaient les étoffes de luxe. Pour remettre à neuf des velours ou des tissus de soie qui coûtaient fort cher, le choix d'un habile teinturier était une affaire importante; et comme messer Robusti pratiquait son art avec amour et intelligence, il gagnait beaucoup d'argent. Lorsque le Ciel lui eut donné un fils, héritier futur de ses talents et de sa clientèle, le bonhomme estima que sa patrie lui aurait un jour de grandes obligations. Il ne se trompait point, car ce fils devait rendre immortel le nom de son père. Dès l'âge le plus tendre, le petit Jacopo montra du goût pour les belles couleurs; mais avec le désir d'en faire un usage qu'on ne pouvait lui enseigner dans aucune boutique de la *Merceria*. Tandis que le vieux Robusti s'extasiait devant les bleus crus et les rouges éclatants, Jacopo s'en allait rêver devant l'immense façade du *Fondaco dei Tedeschi*, où l'on voyait de grandes fresques toutes fraîches, commencées par Giorgione et achevées par le Titien. Peut-être le métier, les préoccupations constantes, l'amour-propre même du père avaient-ils puissamment aidé la mystérieuse nature à développer chez l'enfant ces instincts heureux et précoces; tant l'enthousiasme appelle le génie et porte de beaux fruits, jusque dans l'âme d'un teinturier!

Messer Robusti eut assez d'intelligence pour ne point contrarier la vo-

education impérieuse de son fils. A dix ans, l'enfant apprit le dessin. A quinze, il fut admis à travailler chez le Titien, et ce grand maître lui prédit qu'il serait un de ses meilleurs élèves. Sans doute Jacopo était là, quand les envoyés de Charles-Quint vinrent offrir au Titien les présents de l'empereur, et l'inviter à rejoindre la cour d'Espagne à Bologne, car c'était en 1530, et Jacques Robusti n'avait encore que dix-huit ans. Cependant, le coup d'œil inquiet du maître reconnut bientôt que cet élève allait devenir un rival. Au lieu de s'en réjouir, le Titien sentit gronder dans son cœur une jalousie indigne d'un artiste si grand et si heureux. Un jour, en faisant le tour de son atelier, il s'arrêta devant le chevalet de Jacopo, et, fronçant ses gros sourcils noirs, il lui dit d'une voix terrible :

— Cette étude est excellente. Tu sais peindre à présent. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Sors de cette maison, et n'y rentre jamais.

L'élève sortit, en effet, un peu étonné de cette boutade ; mais la colère du Titien venait de lui donner son brevet de maîtrise. Jacopo retourna chez ses parents, et leur raconta pour quelles raisons le Titien l'avait chassé. Messer Robusti ne se sentit pas d'aise. Il pressa son fils entre ses bras.

— Ne t'embarrasse pas de cela, mon garçon, dit-il ensuite. Puisque tu sais peindre, je t'en fournirai les moyens. Ce maître orgueilleux s'imagine qu'on ne saurait se passer de lui ; mais je lui montrerai quelles gens nous sommes, et que, sans recevoir de cadeaux des princes étrangers, nous avons aussi de bons écus, et que notre commerce est aussi lucratif que le sien.

Et le vieillard, s'échauffant par degrés, se mit à marcher à grands pas.

— Par ma barbe ! s'écria-t-il, le maître a lâché une parole imprudente. Ah ! mon fils sait peindre ! eh bien, je profiterai de cet avertissement. Je donnerai à ce fils qui sait peindre un atelier, tous les ustensiles de son état, et une pension si ronde que pas un artiste n'aura débuté de la sorte.

Messer Robusti tint parole ; au bout de huit jours, Jacopo, installé à San-Luca, dans un vaste atelier décoré par lui-même, et garni d'objets d'art de toute sorte, se sentant dégagé des liens de l'école et des entraves du besoin, comprit sa force et accepta bravement le défi du Titien. La flamme divine qui brûlait en lui jeta dans son esprit une lueur éclatante et nouvelle ; poussé par une noble ambition, Jacopo voulut entreprendre sans délai, dans la mesure de ses forces, une lutte acharnée avec son illustre adversaire. Il commença par des portraits de personnes connues, et il imita si habilement la manière du Titien, que les vieux connaisseurs

auraient pu s'y méprendre. Quand on eut bien applaudi à la souplesse et au coloris de son pinceau, il changea brusquement de système et se mit à reproduire, dans une suite d'études sérieuses, la manière large et les savants raccourcis de Michel-Ange. Il employa le bon moyen de se faire connaître et apprécier, en distribuant ces études à ses amis, et en invitant tout beau visage qui lui plaisait à venir se faire peindre chez lui gratuitement. Cette libéralité lui attira des partisans, qui commencèrent à répandre son nom dans toute la ville, et qui, par allusion à la profession de son père, lui donnèrent le surnom de *Tintoretto*, c'est-à-dire le *Petit Teinturier*¹.

Venise était alors dans tout l'éclat de sa gloire et de sa fortune. Elle venait d'échapper à la ligue de Cambrai et aux guerres terribles du Milanais, un peu meurtrie, mais relevée aux yeux du monde par la grandeur du combat et par son courage et sa fermeté dans le péril. La découverte du passage des Indes par le cap de Bonne-Espérance inspirait aux vieux sénateurs de sombres pressentiments; mais le coup porté au commerce de la Sérénissime Seigneurie ne se sentait pas encore, et, en attendant, Venise avait à sa solde douze mille matelots. Les voiles de ses galères couvraient la Méditerranée. Ses provéditeurs de Chypre, de Dalmatie et de Morée, vivaient comme des satrapes; ses maisons de banque ne comptaient pas moins de trente mille succursales, en Europe et en Orient. Dans ses magnifiques palais, ses monuments publics, ses innombrables églises, ses maisons particulières, une galerie, une chapelle, un mur, une cloison, qui n'étaient point ornés de quelques chefs-d'œuvre de peinture, étaient considérés comme des taches, qui faisaient honte à la ville. Les artistes, les savants, les écrivains, les imprimeurs trouvaient à Venise des encouragements, des travaux, des protections; car, pourvu qu'on ne songeât pas à médire de son gouvernement, la Seigneurie laissait à tout le monde une liberté dont la pareille n'existait nulle part sur la terre. Tandis que l'architecte Sansorino faisait construire le palais de la *Zecca* et la bibliothèque de Saint-Marc, et que le Titien travaillait aux décorations du Palais-Ducal, Paul Manuce imprimait ces belles éditions, dont les exemplaires se vendent aujourd'hui au poids de l'or, et sa maison, où venait le célèbre cardinal Bembo, avec beaucoup d'autres poètes, ressemblait à une véritable académie.

C'était de cette société éclairée que le Tintoret voulait obtenir des éloges, et non pas des salaires, puisqu'il était assez heureux pour n'en avoir pas

¹ C'est par erreur que les livrets des musées traduisent ce surnom par *fils du teinturier*. Il faudrait pour cela que Jacques Robusti eût été nommé *del Tintore*, et non pas *Tintoretto*.

besoin. Quand il se sentit de force à entreprendre un ouvrage de grande dimension, il s'adressa aux curés, et il leur offrit ses services, sans autre rétribution que ses frais de couleurs, de toiles et d'échafaudage. Le curé de la *Salute*, qui était homme de goût, accepta bien vite la proposition, et, bientôt après, un tableau de quarante personnages, représentant les *Noces de Cana*, fut exposé dans cette belle église, où il attira une foule considérable de curieux. La réputation de Jacques Robusti se trouva en quelques jours assise sur des bases solides, et les commandes arrivèrent de tous côtés. A vingt-huit ans, l'émule du Titien avait déjà produit trente ouvrages de premier ordre pour les monuments publics, deux fois autant de petits tableaux et un nombre incalculable de portraits.

L'Arétin, honteusement chassé de Rome et de Florence, vivait alors à Venise et y abusait de la liberté d'écrire, en mettant, du fond de sa retraite, les rois et les princes à rançon. Le Titien honorait ce coquin d'une amitié que l'Arétin lui rendait en chantant ses louanges. Il n'y avait pas grand mal à cela; mais quand ce marchand de flatteries poussa la partialité pour son ami jusqu'à déchirer le rival du Titien, maître Jacopo trouva le procédé mauvais. On faisait circuler à Venise un sonnet injurieux pour le *Petit Teinturier*, qui résolut aussitôt d'imposer silence aux langues véni-meuses. Un jour qu'il aperçut l'Arétin dans les environs de la place Saint-Marc, Jacopo l'aborda poliment, et le pria de venir jeter un coup d'œil sur ses ouvrages et lui donner une heure de séance, disant qu'il voulait faire d'un personnage si célèbre un portrait au crayon. L'Arétin, entraîné par tant de courtoisie, et pensant que le jeune peintre n'avait pas connaissance du sonnet, se laissa conduire à San-Luca. A peine entré dans l'atelier, il vit son hôte fermer la porte avec soin, courir vers un trophée d'armes, en décrocher une dague fort pointue, et s'avancer l'arme au poing. Jacques Robusti portait bien son nom : ses épaules carrées, sa taille haute, ses bras nerveux, sa mine énergique et l'épaisse forêt de cheveux qui se dressait sur sa large tête, lui donnaient l'apparence d'un athlète solide et de mauvaise rencontre pour un homme qui l'avait offensé. L'Arétin se repentit trop tard de son imprudence.

« Eh ! seigneur Robusti, s'écria-t-il en changeant de visage, que voulez-vous donc faire de cette dague ? »

— Tenez-vous droit et ne bougez pas, lui dit brusquement le Tintoret sans quoi je ne répons de rien. »

Et l'Arétin, tremblant de tous ses membres, vit Jacopo s'approcher de lui, et le toiser des pieds à la tête avec la dague.

— Vous avez, poursuivit le peintre, deux fois et demie la longueur de cette lame. Ne fallait-il pas, pour faire de vous un portrait exact, que j'eusse la mesure de votre personne ? Voilà qui est fini ; mais n'oubliez pas que, s'il vous arrive de m'insulter dans vos sonnets, je prendrai avec cette dague la mesure de votre cœur et de vos entrailles. A présent, asseyez-vous dans ce fauteuil et causons sans nous fâcher, pendant que je mettrai sur ce papier le visage effaré de Votre Seigneurie.

Depuis ce moment, l'Arétin ne prononça jamais le nom du Tintoret et s'abstint de blâme aussi bien que de louange. Mais la coterie du Titien et de ses amis demeura toujours hostile à Jacques Robusti ; c'est pourquoi il eut l'avantage sur son rival, sinon par le talent, du moins par le caractère. Jamais le Tintoret ne cessa de professer une égale admiration pour le Titien et pour Michel-Ange, comme l'attestaient ces deux noms inscrits dans son atelier, pour rappeler aux jeunes gens les deux grands modèles que, selon lui, tout peintre ambitieux se devait proposer. Cet hommage et cette justice n'apaisèrent point ses ennemis, et lorsque Sansorino acheva les belles portes de bronze de la sacristie de Saint-Marc, il y plaça, parmi ses figurines gracieuses, les têtes de l'Arétin et du Titien, à côté de la sienne, et il oublia celle du Tintoret, dont assurément le voisinage n'eût point fait de tort aux trois autres. Au contraire, Jacques Robusti, dans ses compositions, se plut, avec une généreuse obstination, à reproduire souvent la figure du grand maître, dont il ne put jamais adoucir la rancune.

Cette antipathie était d'autant plus fâcheuse que le Titien et le Tintoret ne pouvaient manquer de se rencontrer bientôt sur un terrain où l'amour de l'art aurait dû les réconcilier. Robusti, plus jeune de trente-quatre ans que son rival, finit par obtenir sa part des embellissements du Palais-Ducal. Dans les vastes salles du Sénat et du Grand-Conseil, il dressa ses échaffaudages en face de ceux du Titien. Pendant bien des années les deux rivaux travaillèrent ainsi à côté l'un de l'autre, sans que le rapprochement pût s'opérer, malgré toutes les avances du bon Jacopo. Les artistes d'aujourd'hui, qui se plaignent, souvent avec raison, du faible prix qu'ils tirent de leurs œuvres, s'étonneront, sans doute, des sacrifices d'un si grand maître au pur amour de la gloire. Ces pages admirables qu'ils vont étudier à Venise ont été faites pour rien, sans autre indemnité que le remboursement des frais, et ce fut à l'âge de soixante-deux ans que Jacques Robusti reçut enfin du gouvernement le plus riche de l'Europe une pension que le Conseil des Dix voulut placer sur la tête d'un de ses enfants, afin de lui

ôter tout prétexte de la refuser. S'il pouvait exister quelque doute sur un désintéressement si rare, nous le lèverons en peu de mots.

Le commerce allemand avait obtenu de la République le privilège d'établir à Venise un grand dépôt de ses marchandises, et il avait acheté, à cet effet, un magnifique palais, qu'on voit encore près du Rialto, et qui s'appelait le *Fondaco dei Tedeschi*. Dans cette bourse des Allemands, le trafic se faisait par l'entremise de courtiers, qui payaient à l'Etat une patente annuelle de cent ducats d'or. C'était sur ces redevances que la Seigneurie accordait des pensions viagères aux artistes et à quelques vieux serviteurs. A la mort de Jean Belin, le Titien avait hérité, dès l'année 1516, de la *senseria* que possédait son maître. En 1574 seulement, la même faveur fut accordée au Tintoret, sans qu'il l'eût demandée, comme on le verra par la pièce qui suit :

« Le 27 septembre 1574, en Conseil des Dix, avec la Junte.

« Pour prix du tableau de notre heureuse victoire (la bataille de Lé-
« pante), exécuté par notre fidèle Jacques Robusti, dit le Tintoret, et des
« autres peintures qu'il nous propose de faire encore, sans autre paiement
« que celui des toiles et des couleurs, selon les commandes qu'il recevra
« de ce Conseil, — nous voulons qu'il lui soit donné l'expectative de la
« première *senseria* vacante dans le *Fondaco dei Tedeschi*, à la suite de
« celles que nous avons déjà accordées, pour l'entretien de sa famille, la-
« quelle rente sera portée au nom d'un de ses fils, filles ou neveux, à son
« choix ¹. »

Laissons le désintéressement bien constaté du Tintoret, et revenons de quinze ans en arrière. Emporté par la passion du travail, par sa facilité prodigieuse et la fougue de son génie, Jacques Robusti échappa sans peine aux écueils de la jeunesse, dans la ville la plus dissipée du monde ; mais à

¹ Voici cette pièce, en dialecte vénitien, telle que je l'ai copiée sur les registres du Conseil des Dix.

« Dic XXVII septem... 1574, in Consilio X, cum Add...

« Che in premio del quadro della felice vittoria fatto dal fedel nostro Jacopo Robusti, detto
« *Tentoretto*, e delle pitture che s'è offerto di fare nell' avenir, senza altro pagamento che delle
« telle e colori, secondo che gli sera commesso da questo Conseio, gli sia data aspettativa
« d'una *sensaria in fontego di Todeschi* prima vacante, doppò le altre fin hora concesse, per
« sustentatione de la sua fameia, da esser posta in nome d'uno di soi fiole, over nepoti, come
« a lui parerà.

« De parte..... 25.

« De non..... 3.

« Non sincere..... 2.»

On voit, par le scrutin, que sur les trente membres du Conseil, assisté d'une junte du Sénat, trois n'étaient point d'avis d'accorder la pension, et deux ne savaient qu'en penser.

quarante-sept ans, lorsqu'il eut perdu son père et que la boutique du teneur se trouva fermée, il s'ennuya de la solitude et songea, en homme raisonnable, à se donner une compagne. Une belle et douce jeune fille dont il avait étudié le caractère, et qu'il demanda lui-même, accueillit ses ouvertures avec joie. Il se maria, et l'amour lui rendit une seconde jeunesse, comme il arrive souvent aux cœurs bons et tendres, qui ont sommeillé longtemps par distraction et non par froideur. Son bonheur ne dura que trois ans. Cette femme, qu'il adorait, mourut en 1562, en lui laissant une fille âgée de deux ans et un fils nouveau-né, sur lesquels il reporta tout l'amour qu'il avait eu pour leur mère. Les deux enfants furent élevés sous ses yeux, avec des soins extrêmes. Rien ne fut épargné pour le développement de leur santé et de leur intelligence. Le regard attentif de Jacques Robusti ne découvrit dans ces deux petits êtres que d'heureux instincts. Marietta surtout était douée par la nature d'une aptitude extraordinaire pour tous les arts. Elle apprit le dessin et la peinture en regardant travailler son père, la musique sans y songer, et le chant pour se divertir. Sa beauté s'épanouit de bonne heure, en sorte qu'à quinze ans, Marietta Robusti, grande, svelte, pétillante d'esprit et de gaieté, parée de toutes les grâces d'une jeunesse en fleur, ornée de tous les talents, passait pour la jeune fille la plus aimable de Venise. Elle excellait particulièrement dans les portraits, où l'on retrouvait le coloris puissant et la hardiesse du Tintoret, adoucis par une finesse et par une légèreté de main, qui faisaient dire à ses flatteurs qu'elle avait surpassé son père, ce dont le maître souriait dans sa barbe. Les grandes dames de Venise, pour l'honneur de leur sexe, approuvèrent ces louanges exagérées ; elles voulurent avoir leurs portraits par la belle fille du Tintoret, et la mode, qui se trompe si souvent, prit cette fois l'apparence du discernement et du goût.

L'atelier de Jacques Robusti serait devenu le rendez-vous de tous les jeunes gens, si le maître n'y eût mis bon ordre, en fermant sa porte aux faux amateurs de peinture. Le nombre de ses élèves s'accrut beaucoup ; mais il écarta impitoyablement tous ceux qui n'annonçaient pas de véritables dispositions. Les autres furent admis à jouir de la compagnie de Marietta, qui ne quittait jamais son père. Lorsqu'elle avait travaillé à ses portraits et que le modèle était parti, elle chantait des ariettes, en s'accompagnant du luth, selon l'usage de ce temps-là, et composait elle-même des morceaux de musique ; ou bien elle posait devant le maître, dont son charmant visage était devenu l'idéal. Déjà, dans le tableau de la *Présentation de la Vierge au temple*, fait pour l'église de Santa-Maria-dell'Orto,

lorsque sa fille était âgée de cinq ans, le Tintoret avait donné à la Vierge enfant les traits de Marietta. On voit encore aujourd'hui cette douce figure à l'Académie des beaux-arts, où le tableau a été transporté. Pour monter les degrés du temple, éclairés par un jet de lumière qui rase les marbres du monument, l'enfant relève sa petite robe avec une grâce naturelle et simple que le peuple curieux semble admirer. Plus tard, dans son immense composition du *Paradis*, le maître se plaça lui-même un peu au-dessus de sa fille; elle paraît avoir vingt ans, et le Tintoret fixe son regard paternel sur la tête blonde de Marietta, comme si toutes les joies du paradis se trouvaient dans la contemplation de cette fille chérie.

En effet, Jacques Robusti avait pour son enfant une tendresse qui approchait de la passion. Cet homme, si fort, si grave et si laborieux, qui comptait par minutes l'emploi de son temps, et détestait les paroles inutiles et les occupations frivoles, sentait pour sa fille un amour plein d'inquiétude, de faiblesse et d'agitation. La plus légère indisposition de Marietta le rendait fou de douleur, de crainte. Pour la guérir, l'amuser ou la distraire, il eût couru toute la ville, abandonné ses chers travaux et sacrifié tout son bien. Heureusement, Marietta ne lui donnait guère de soucis, et n'avait nulle envie d'abuser de cette faiblesse; elle était gaie, sage et d'une santé parfaite.

On peut juger des angoisses terribles que dut éprouver le Tintoret, quand la peste de 1576 vint désoler Venise. Deux cents personnes mouraient par jour, dans une ville de 150,000 âmes. Les amis fuyaient leurs amis; on ne se voyait plus entre parents, et les maisons semblaient abandonnées. Le transport des morts au cimetière devenant impossible, on creusa sur une place de Venise une fosse profonde où les pestiférés furent jetés pêle-mêle; mais le nombre s'en accrut tellement, que la fosse devint un monticule, aujourd'hui recouvert de dalles, et qui s'appelle encore *Campo del pestrino*. Le Titien, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, fut atteint par le fléau, et mourut le pinceau à la main. L'atelier de maître Robusti se ferma. Les travaux furent interrompus, et le Tintoret n'eut d'autre soin que de séquestrer ses deux enfants. Tout à coup, la peste s'éteignit comme par miracle; on vit revenir le mouvement, la vie, le luxe, les plaisirs, et l'insouciante Venise oublia ses pertes et ses souffrances. Les travaux reprirent avec ardeur, et l'arrivée de Paul Véronèse leur donna une impulsion nouvelle.

Marietta n'avait alors que seize ans, et cependant, — ce qui peut sembler incroyable, — la renommée avait déjà porté son nom jusque dans les

deux cours de Vienne et de Madrid. Un jour, l'ambassadeur d'Allemagne entra chez le Tintoret, et, après avoir loué ses beaux ouvrages, il lui dit en souriant :

— A présent, seigneur Robusti, c'est au nom de Sa Majesté césarienne que j'ai à vous parler. L'empereur Maximilien II, mon maître, vous invite à vous rendre à Vienne, accompagné de vos deux enfants. Il a pensé que tous les talents réunis dans votre heureuse famille seraient l'ornement le plus aimable qu'il pût donner à sa cour. Je ne sais point encore à quelles conditions; mais je puis vous dire d'avance que plus votre désintéressement est grand, plus les conditions seront magnifiques.

— Monseigneur, répondit le Tintoret, les bontés de Sa Majesté césarienne me pénètrent de reconnaissance; le souvenir en restera gravé au fond de mon âme : tant que j'aurai un souffle de vie; mais il m'est impossible de me rendre aux désirs de l'empereur. Je n'ai jamais quitté Venise, et il me semble que si je perdais de vue ces monuments, ces palais où son histoire est écrite, j'y laisserais derrière moi mes idées, mes yeux, tous mes sens, et, par conséquent, mon génie; votre maître ne posséderait à sa cour que l'ombre du Tintoret.

— Je comprends vos raisons, reprit l'ambassadeur. A votre âge, on ne rompt pas sans peine avec ses habitudes; mais vos enfants...

— Mes enfants! interrompit le Tintoret en pâlisant, s'il existait un prince assez puissant pour me séparer d'eux, ce prince-là aurait le pouvoir de me faire mourir.

— Ne vous alarmez pas, seigneur Robusti; mon maître ne veut que votre bien et votre bonheur. Vous réfléchirez, je l'espère, à ses propositions.

— Que Votre Excellence daigne m'excuser; si ma volonté changeait, il faudrait qu'on m'eût volé mon cœur pour m'en donner un autre.

L'envoyé de Maximilien insista encore; mais il ne put rien obtenir. L'incendie du Palais-Ducal, qui détruisit, l'année suivante, les peintures des salles du Grand-Conseil et du Sénat, procura tant de besogne aux peintres de Venise, que le Tintoret n'aurait pas pu s'éloigner, quand même il l'eût souhaité. Quelque temps après, l'ambassadeur d'Espagne ayant appris les refus de maître Robusti, ne se hasarda point à répéter les mêmes propositions que l'envoyé de Maximilien. Il suivit une marche plus habile, en s'adressant au Conseil des Dix, pour lui demander son intervention. Le Conseil, qui avait, alors, le désir d'être agréable au roi Philippe II, promit de tenter une démarche. Il y eut une vive émotion dans la maison du Tintoret, lorsqu'on vit arriver un *fante*, c'est-à-dire un agent du terrible tribunal,

portant une assignation à comparaître devant le chef de semaine : Jacques Robusti, toutes affaires cessantes, courut au Palais-Ducal. L'excellentissime seigneur *capo* l'appela *mon fils*, et lui conseilla froidement de partir pour Madrid, où l'attendaient un accueil flatteur et une faveur telle, que cette situation le mettrait en état de rendre à la République de bons offices, puisqu'il aurait, par ses talents et par les grâces de sa fille, l'amitié de la reine et l'oreille du roi. Maître Robusti se jeta aux pieds du seigneur chef, et le supplia de ne point l'enlever à sa patrie et à ses travaux. Le très-excellent seigneur demeura immobile, comme s'il eût été de marbre, et répéta, dans les mêmes termes, que son cher fils ferait bien de partir.

— Eh bien ! s'écria le Tintoret en se relevant, puisque le Conseil des Dix, gardien de nos lois et protecteur du droit de *cittadinance*, veut exiler un de ses enfants, je sortirai des Etats de la République, mais je m'arrêterai au premier village. Chaque jour, je viendrai sur la frontière, tendre mes bras vers l'ingrate Venise, et les passants vous diront qu'ils ont vu le Tintoret, assis au bord d'un chemin, plus triste et plus malheureux que Bélisaire.

Apparemment la sévérité du seigneur *capo* n'était qu'un masque d'emprunt, car il s'adoucit tout à coup ; une espèce de larme glissa entre ses paupières, et le son de sa voix s'altéra, lorsqu'il répondit :

— Embrasse-moi, mon fils. Tu es citoyen de Venise, et libre d'y rester. On n'exile point un artiste, amoureux, comme toi, de la patrie dont il fait l'orgueil. Nous offrirons un cadeau d'étoffes d'Orient et de pierres précieuses à l'envoyé d'Espagne, et, aussitôt après, il trouvera de lui-même que l'envie du roi son maître est fort diminuée.

Revenu de tous ces assauts, le Tintoret rentra chez lui plein de joie, et se remit à travailler, au milieu de ses élèves. Il sentait bien au fond qu'il avait trompé l'ambassadeur et le très-excellent chef du Tribunal des Dix, en n'opposant à leurs désirs que son amour pour Venise, car le véritable motif de ses refus était la crainte d'exposer sa fille aux fatigues et aux dangers d'un long voyage. Au lieu d'éprouver le moindre scrupule, il se félicitait de son stratagème, tant les Italiens les meilleurs ont encore du penchant pour la ruse ! Deux années s'écoulèrent ensuite paisiblement, pendant lesquelles le maître eut la satisfaction de voir le talent de son fils Dominique pousser et fleurir sous son aile. Mais le bonheur d'une famille où l'on s'aime est chose fragile, qu'un rien peut entamer, et c'est le sort des cœurs trop tendres que de souffrir sans cesse. PAUL DE MUSSET.

(La suite au prochain numéro.)

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE IX.

A BLANCHE.

Juin 1854.

Il est bien peu de personnes qui soient exemptes d'antipathies très-bizarres. Sans parler de la répugnance connue d'Anne d'Autriche pour les roses, de celle d'Henri III et du duc de Schomberg pour les chats, je puis citer l'aversion d'Erasme pour l'odeur du poisson, aversion qui lui donnait la fièvre, à lui, enfant de Rotterdam ! Uladislas Jagellon, roi de Pologne, avait horreur des pommes ; M. Vanghneim, grand veneur de Hanovre, s'enfuyait quand il voyait un cochon rôti. Le philosophe Chrysippe détestait tellement les révérences, qu'il tombait quand il était salué ; s'il eût vécu de nos jours, il nous aurait haïs, nous autres Français, si renommés pour notre politesse. Je n'éprouve aucune de ces faiblesses, et je ne frém même pas à la vue d'une épée nue, comme le fils de Marie Stuart ; je n'éprouve de dégoût que pour les araignées (qui cependant sont un grand régal pour les habitants du Céleste Empire), les chats-huants, les crapauds ; mais je ressens une véritable haine pour une mode nouvelle qui, je le dis avec douleur, se propage de jour en jour. Autrefois, il y a longtemps de cela, lorsque les Anglaises nous apparaissaient toujours avec des jupes courtes, des brodequins et des voiles verts, on riait de leur toilette, et surtout de leur tournure raide et sans grâce ; depuis que nos belles voisines s'habillent à la Parisienne, aussi bien que nos plus charmantes élégantes, une seule chose me déplaisait dans leur parure : c'était l'abus de cette horrible crinoline, qui sied si mal à toutes les femmes, et qui, je le dis avec chagrin, devient à Paris d'un usage presque général. Les paniers, me dira-t-on, qui ont eu une si grande vogue, étaient bien aussi disgracieux. Certainement non. Les paniers, en donnant de l'ampleur aux hanches, amincissaient la taille, et laissaient à la partie inférieure des jupes une grâce et un arrangement de plis gracieux ; mais la crinoline ! elle ne gondole que dans le bas des robes en larges tuyaux d'orgue inégaux, ne boursofle que par caprice. Si une femme s'assied en chemin de fer, par exemple, elle est forcée de ramener les volants de sa robe dans l'espace qui lui est loué ; eh bien, on est sûr que son voisin ou sa voisine aura une hanche de crin

qui l'abritera pendant tout le voyage. Je crie bien fort contre cette mode qui, heureusement, ne se propage encore que chez les femmes qui ont voiture. Il y a tant d'autres moyens de soutenir nos volants : les jupons em-pesés, les jupons à volants, les jupons à trois étages, en gros calicot très-commun, que l'on ne fait descendre que jusqu'aux genoux ; les pailles dans le bas des robes, etc. En résumé, la crinoline n'est convenable que pour des sacs à raisin et des cols de militaires.

Après avoir exhalé toute ma colère, je reviens aux modes qui m'ont paru de bon goût. Je crois t'avoir dit que l'on portait de petites voilettes arrondies des deux côtés ; lorsque ces voilettes sont sur le chapeau, le bas paraît égal et ne tombe pas en étage, comme les voilettes à bords droits. Les plus nouvelles sont brodées en jais ; c'est un ouvrage facile et amusant à faire. On prend du fil très-fin et cependant solide ; on enfle le jais, on rattache chaque tube à un réseau de la voilette, en formant soit une grecque, soit une guirlande, soit un semé ; mais il est indispensable que le dessin soit léger ; car ce que nous appelons jais se compose de verre d'un poids assez lourd. Ceci est une grande nouveauté.

Les lingères confectionnent un grand nombre de corsages blancs ; en attendant les chaleurs, qui seront bien forcées de se faire sentir un jour ou l'autre, elles en taillent de toutes formes. Pour contenter les femmes qui n'aiment pas les fronces, et qui désirent porter les basques, elles ont imaginé de faire le corsage plat en mousseline, sur le patron des robes de soie. Seulement, pour donner de la solidité à l'étoffe, elles la doublent de jaconas blanc, qui remplace ainsi la robe de dessous, indispensable avec les canezous clairs. Cette doublure est décolletée sur la poitrine, le dos ; elle forme une petite manche courte. On garnit ces canezous d'un volant festonné ou d'une dentelle. Les manches sont simples, garnies de deux hauts volants festonnés ou de dentelle. On les ferme par des boutons blancs ou en orfèvrerie ; ils se portent montants ou ouverts, avec col ou sans col. La mousseline brodée au crochet est employée pour cet usage ; mais la mousseline brodée au plumetis est bien plus jolie. Un semé de pois, d'amandes, de petites fleurs, de grains de café, de légers bouquets détachés conviennent pour ces corsages, qui reviennent fort cher, lorsqu'on les achète, mais qui sont très-peu coûteux lorsqu'on les brode soi-même. Cette forme de corsage plat et doublé peut convenir à M^{lle} *** pour sa robe de jaconas rose. Elle doit faire attention à ce que ses basques soient très-longues. La gravure de modes de la robe verte de ce mois lui servira de guide.

Les cols sont de plus en plus grands; les mauvais temps ont fait adopter pour négligé des cols *cavaliers* en toile double très-fine, et brodés légèrement. Les manches assorties sont fermées au poignet, le revers seul est en toile double et brodée; les revers s'attachent avec des boutons d'orfèvrerie. Regarde la gravure du mois dernier. Le jaconas peut remplacer la toile, mais ce n'est pas si bien.

C'est presque une dérision de parler de capeline, lorsque le soleil boude derrière un éventail de gros nuages gris, et cependant on en chiffonne de si jolies, qu'il est impossible de les passer sous silence. Outre la capeline de religieuse, en jaconas à fleurs, dont je t'ai donné le patron il y a deux ans, l'on en voit de toutes rondes comme les chapeaux de jardinière, et d'autres qui rappellent les coiffures italiennes. Ces dernières sont plus coquettes que commodés. La mousseline blanche, brodée au crochet et doublée de soie, s'emploie pour les capelines de toilette, que l'on rend plus ou moins riches, selon les garnitures ou dentelles.

Les chapeaux, comme je te l'ai dit le mois passé, sont toujours très-petits, mais moins enlevés. Les grosses ruches au bord des chapeaux font fureur. On les fait en taffetas découpé à l'emporte-pièce, souvent de deux nuances, ou en blonde mélangée de rubans, de plumes frisées, d'un petit plissé de dentelle noire. Les capotes destinées aux toilettes habillées sont très-légères : c'est de la paille de riz et de la blonde, du taffetas et du tulle, du taffetas et du crêpe découpé. Le dessus de la passe est peu orné; le bavolet seul est chargé de nœuds à bouts flottants et d'ornements qui remontent vers le haut des oreilles, soit fleurs, rubans, dentelle.

Sur la paille d'Italie, on pose des branches de raisin jaune ou violet, avec feuillage de la même étoffe.

La paille belge, les volants en crin brodés de paille, la paille brillante et la paille mate alternée, telle est la mode. Un chapeau de paille d'Italie, entouré d'une ruche en velours noir et orné, près du bavolet, d'une rose à plusieurs boutons, accompagnée d'un feuillage de velours noir, est une charmante originalité.

Le *mantelet-écharpe* est celui qu'ont adopté les jeunes personnes; on le décollette plus ou moins, selon le rôle qu'on lui destine; moins il est tombant, plus il est négligé; celui de la gravure de ce mois est enjolivé de ruches de ruban, que l'on peut faire de deux couleurs, noir et bleu, noir et vert, etc. Les volants montés à plis creux sont entourés d'une petite dentelle. On peut en faire sur ce modèle tout en dentelle noire. Le mantelet le plus élégant de la saison est du même modèle, mais entièrement couvert de broderie

au passé extrêmement bourrée : je veux dire que les feuilles, les fleurs, sont très en relief. Quoique très-petits, ces mantelets sont coûteux. Les rigueurs de notre printemps ont prolongé le règne de la pelisse, que l'on prend encore avec plaisir, surtout à la campagne. J'ai remarqué aussi un mantelet bien enveloppant, qui peut servir de vêtement de transition; il est juste des épaules, c'est une espèce de grande pèlerine collante à plusieurs pièces cachées sous des galons et des franges, et terminée, comme toutes les confections de cette année, par un grand volant bordé d'effilé très-long. Les galons et les effilés peuvent être de deux couleurs. Un ornement très en vogue pour les confections destinées aux jeunes filles et aux enfants est un petit effilé Tom-Pouce, soit tout noir, soit de deux couleurs; on en pose jusqu'à huit ou dix rangs les uns sur les autres, dans le haut du mantelet, à la naissance et au bas du volant. Cette mode est fort simple, et cependant elle coûte encore assez cher.

Les *mantelets-écharpe* en mousseline brodée doivent être riches. Les jeunes personnes qui désirent un peu plus de simplicité peuvent le remplacer par une écharpe double en tarlatane, avec deux volants. On passe un ruban dans les ourlets, qui doivent être très-grands. Comme fantaisie, je puis encore t'indiquer du tulle uni noir ou blanc, avec volant pareil orné de garnitures de couleur.

Malgré la rigueur de notre printemps, il faut bien nous occuper de mousseline de barége, de grenadines, toutes robes qui ont des volants à disposition, soit dessin cachemire, soit bordures brochées, soit carreaux écossais, soit rayures. Il n'est pas jusqu'à la toile d'Alsace qui n'ait des rayures de fleurs en travers de la jupe. Le couil de laine est une étoffe négligée peu chiffonnante, et très-bon marché.

Je t'ai dit que les basques étaient de plus en plus longues, on dirait de véritables vestes. Les corsages décolletés, que l'on verra reparaitre, se feront aussi à basques. On nous annonce les manches à bouffants pour les étoffes légères, et celles à plusieurs volants, émaillées de petits nœuds de ruban, de dentelle, etc. Autrefois l'on savait, en achetant une robe, à quel prix elle reviendrait; aujourd'hui, c'est presque impossible, car l'ornementation revient souvent plus cher que l'étoffe.

Les corsages de dentelle noire égayés par des rubans de couleur, ou simplement garnis de velours noir, se portent sur une robe décolletée à manches courtes.

Les ombrelles se recouvrent de moire antique, de moire ordinaire, de taffetas écossais. Les bordures sont variées. Le gris écru est solide; pour

toilette, le blanc brodé au passé est ce qu'il y a de plus élégant. Les marquises ont des franges; la grande ombrelle n'en a pas.

La gravure de ce mois t'apportera une robe à volants alternés, qui vient de chez M^{lle} Fauvet; elle est montante, plate et à larges basques. Le costume de la petite fille a été dessiné dans les magasins de l'*Éclair*, la seule maison, à Paris, qui habille les enfants avec grâce et distinction.

J'ai fait bien de nouvelles applications sur verre, qui m'ont parfaitement réussi; les étoiles d'or (découpées à l'emporte-pièce) font un effet remarquable sur un fond bleu de Sèvres; les dessins chinois, leur parasol, leur kiosque, leurs magots, leurs magotes et leurs magotins ressortent sur un fond blanc azuré, avec toute la gaucherie prétentieuse que l'on retrouve sur les porcelaines du pays. Cet ouvrage, qui va faire fureur à Paris, sera encore perfectionné, je le pense: on trouvera moyen de dorer le haut des vases, le tour des médaillons, etc. M^{me} Helbronner tient à la disposition de nos abonnées les papiers à découper, les potiches de toutes formes, des suspensions porte-allumettes, etc., et se charge de faire peindre les vases. Lorsque les dessins sont collés, j'ai dit, dans ma lettre précédente, que l'on posait une couche de peinture à l'intérieur du verre. Je me suis trompée, trois couches sont absolument nécessaires pour faire disparaître toute transparence et rendre l'effet de la porcelaine.

Je m'arrête, persuadée de n'avoir rien oublié dans ma revue, et te réitère mes assurances d'amitié éternelle, à condition que tu t'engageras solennellement à ne jamais porter de crinoline.

C. G.

OUVRAGES DIVERS.



TRICOT.

Bracelet tricot en perles (n° 32).

C'est une ravissante nouveauté dont la gravure ne saurait donner qu'une idée très-imparfaite, et qui fait vogue en ce moment. Ce bracelet est de l'invention de M^{me} Sophie Helbronner; il a le double avantage d'être peu coûteux et très-facile à confectionner: il se fait en perles grenat de moyenne grosseur, sur tricot de soie ou de laine de la même couleur. Ce tricot, peu serré, laisse assez d'élasticité pour que l'on puisse passer la main dedans, ainsi qu'on le fait pour les bracelets en caoutchouc; on peut le faire plus ou moins large, suivant le goût: nous le préférons étroit; et en choisissant les perles d'une couleur grenat clair, elles ressemblent parfaitement à des améthystes, et le bracelet peut facilement se prendre pour une délicieuse bijouterie.

On commence par enfiler dans la soie ou la laine les perles, que l'on repousse jusqu'au moment où l'on devra s'en servir.

Avec de la laine de Saxe ou de la soie grenat, on monte 14 mailles sur l'aiguille, pour le large bracelet dessiné au n° 32, et 10 mailles seulement si on le veut plus étroit. Le tricot est celui d'une jarretière.

1^{re} rangée. 1 maille tricot ordinaire, 1 perle, 1 maille, 1 perle, 1 maille, etc. Toujours de même, jusqu'au bout de l'aiguille.

2^e rangée. Tricot ordinaire sans perles, toute la rangée.

3^e rangée. Commencer par 1 perle, puis 1 maille, 1 perle, 1 maille, 1 perle. Toujours de même, jusqu'à la fin.

4^e rangée. Unie; ainsi de suite, on fait cent tours toujours de même, alternant une rangée unie et une avec des perles, et ayant soin de contrarier les perles; le bracelet terminé, on le rejoint par une couture.

On a bien compris, sans doute, que pour le bracelet à 14 mailles, on a 7 perles à poser dans la rangée, de même que pour 10 mailles on n'en devra mettre que 5. On prendra des aiguilles d'acier un peu grosses. On aura soin de laisser le tricot lâche.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Fantaisie pour manches ou lingerie.

On sait que l'inconstance de notre climat rend souvent les manches bouillonnées indispensables. Une de nos meilleures lingères fait paraître une nouveauté en ce genre, que nous signalons aux mains créatrices de nos laborieuses abonnées. Sur du tulle filet, ou même à gros réseaux ronds, on passe, avec une aiguille à passer et dans le sens du travers, un lacet fin en fil d'Irlande, en prenant alternativement un réseau dessus, un dessous, ainsi jusqu'au bout. On laisse ensuite deux rangées d'intervalle, et l'on recommence à passer le lacet toujours de même, ce qui forme un jour et une rangée épaisse, imitant l'entre-deux. Pour les manches bouillonnées, le lacet doit être en travers. Ces manches sont fort jolies et imitent les manches à petits entre-deux de jaconas et réseau de Paris, fort à la mode en ce moment; elles ont l'avantage d'être beaucoup moins ennuyeuses à faire et d'être aussi plus légères.

Avec ces mêmes petits lacets on forme des dessins sur tulle pour cols, canezous, etc. Ces dessins ne peuvent être que des carrés, des dents, des grecques, car l'on est obligé de suivre toujours le sens du tulle: le goût seul peut servir de guide à cet égard.



Réparation de vieux tableaux peints à l'huile.

On sait le prix que l'on attache souvent à de vieilles peintures dont la toile a subi l'influence du temps. Voici le moyen de reporter, sur une toile neuve, ces chefs-d'œuvre de nos pères. Les restaurateurs de tableaux, qui prennent souvent un grand prix pour cela, ne s'y prennent pas autrement.

On commence par enlever le tableau de son cadre, et on le fixe, au moyen de quelques clous, sur une planche ou sur une table bien unie; il faut que la peinture soit en dessus et que la toile ne fasse aucun pli; on fait chauffer de la colle-forte, et lorsqu'elle est arrivée à l'état liquide, on en étend une couche égale sur toute la peinture, en appliquant, au fur et à mesure, de grandes feuilles de papier blanc, que l'on appuie légèrement avec un chiffon, afin qu'elles prennent sur le tableau; une fois collées sur la toile, on laisse sécher, on décloue et l'on retourne le tableau, alors le papier se trouve en dessous et l'envers de la toile en dessus. On mouille avec une éponge et de l'eau tiède, de manière à imbiber doucement le derrière de la toile, qui commence bientôt à se détacher de la peinture. Il ne faut pas craindre de renouveler

l'eau. Lorsque la toile est bien imbibée, on essaye de la détacher de la peinture et on la soulève doucement par un des coins, on la retire en la roulant et la mouillant, toujours aux endroits qui sont encore adhérents; enfin elle cède complètement, et on la retire unie et sans la peinture qui se trouve fixée sur le papier; on lave bien doucement le derrière de cette peinture avec beaucoup de propreté et de précaution, et l'on a le soin de laisser sécher. Quand la peinture est bien sèche, on donne, toujours par derrière, une couche de colle-forte, et l'on étend aussitôt une toile neuve, qu'on laisse un peu plus longue et un peu plus large, pour pouvoir la clouer sur le châssis; on appuie légèrement dessus pour faire prendre la toile à la colle-forte, on laisse encore sécher et l'on passe en dessus de la toile une autre couche de colle; puis, avec une *molette* (instrument avec lequel les peintres broient leurs couleurs), on appuie sur tout le tableau, afin de faire pénétrer la colle à travers et pour aplatir les fils trop gros qui s'y trouvent. Lorsque le tout est bien sec, on cloue la toile sur son cadre, de manière à ce qu'elle ne fasse pas un pli. Cela fait, on imbibe bien doucement le papier qui recouvre la peinture. Il se détache de la colle par petits morceaux, et laisse à découvert le tableau dans toute sa netteté.

Ce procédé est certain, et nous l'avons vu employer sous nos yeux; mais comme en tout il faut un peu d'habitude, et qu'une des opérations mal comprise pourrait entraîner la perte du tableau, nous conseillons à nos abonnées de commencer par un premier objet de peu de valeur, ce qui assurera une réussite complète pour le second.



PATRON.

Mantelet pour enfant de 7 à 9 ans (n° 1).

Ce mantelet se fait en taffetas noir, ou de couleur, au choix; il forme châle devant, et le dos ressemble à celui du mantelet-écharpe. Le col est échancré en carré et maintenu par une coulisse, les devants et le tour de cou sont garnis d'une ruche en étoffe, semblable à celle du mantelet, ou en petit ruban assorti; le dos du mantelet (n° 4) est orné d'un haut volant à larges plis crevés; ce volant vient se perdre sur le bras, qu'il orne en dessus comme une sorte de manche; il est garni d'une ruche sur les bords et sur l'endroit où il est cousu, semblable à celle des devants et du cou.

Le patron du mantelet est dessiné par moitié au n° 1; le milieu du dos est indiqué, le bas du dos porte la lettre B. Le volant n° 2 est également figuré par moitié; on fera joindre la lettre B du dos du mantelet à la lettre semblable indiquée au volant; chaque cran figuré sur ce volant marque les plis creux dont l'espace le plus grand forme le dessus, tandis que les deux crans plus rapprochés l'un de l'autre indiquent le dedans des deux plis formant le crevé.

Le volant se trouve replié au bout de la planche, il est ramené jusqu'au dessus du n° 15. La coulisse qui entoure le col se pose sous la ruche, au moyen d'un poignet étroit, dans lequel on passe un petit ruban qui se serre à volonté; on ajoute encore un bouton près du col, et un autre sur le devant. Ce petit mantelet, d'une forme très-gracieuse, dégage le cou de l'enfant et ne se dérange pas, comme le mantelet-écharpe, au moindre mouvement.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Rond de bonnet au point de Venise, dessin riche, feston. Ce rond se fronce également tout autour sur la passe dessinée par moitié au n° 2.</p> <p>2. Passe assortie au rond de bonnet, point de Venise, feston.</p> | <p>3. Barbe du bonnet, nos 1 et 2, assortie, point de Venise feston.</p> <p>4. Col Mancini, feston point de Venise. Ce beau col, grande nouveauté, se fait avec un entre-deux de valenciennes, qui se pose entre les deux rangs de feston, ainsi</p> |
|---|--|

- que l'indique le dessin; un second entre-deux entoure le col à peu de distance. Ces entre-deux se posent à plat sur toute la dent, et se soutiennent légèrement sur les pointes; quelques personnes préfèrent les froncer également partout; nous trouvons cela plus lourd et d'un effet moins net; au surplus, on devra suivre son goût pour ce détail. Le col Mancini est aujourd'hui très-bien porté, la dimension de ce patron n'est pas exagérée. Le point de Venise guipure est plus en vogue que jamais; pour l'imiter davantage encore, on remplace les petites brides au feston par un fil simple un peu fort: le travail est aussi solide, surtout pour le genre de dessins de notre col.
5. Dessin assorti au col n° 4, point de Venise avec entre-deux de valenciennes, pour manches duchesse ou pagodes. Quelques lingères ont imaginé de tailler un peu en biais et en tournant, comme un col, les garnitures des manches duchesse; nous pouvons assurer, par expérience, qu'elles font moins bien ainsi que taillées en bandes et légèrement échancrées en dessous. Nous donnerons néanmoins, dans le prochain numéro, un des meilleurs patrons de ce genre, afin d'en laisser juger nos abonnées.
 6. Dessin point de Venise, assorti au col, pour devant de corps de fichu.
 7. Petit dessin assorti pour entre-deux du corps de fichu, des manches, etc. Ce petit entre-deux peut servir également pour tout autre usage.
 8. Coin de mouchoir, feston point de rose, formant la lettre M au coin, dessin persan. Ce dessin fait aussi fort bien pour taie d'oreiller.
 9. Col mousquetaire dessiné par moitié, pour enfant de 9 à 11 ans, broderie au plumetis.
 10. Feston dessin mignonette pour petite chemise, brassière d'enfant, etc.
 11. Bordure feston plein, pour chemises de femme, camisole, etc.
 12. Semé de feuilles et boutons de roses assorti à la nappe d'autel donnée dans le numéro précédent.
 13. *Clorinde*. Feston et plumetis.
 14. *Aglaé*. Plumetis simple.
 15. *Bathilde*. Plumetis.
 16. *J. T.* enlacées. Feston point de rose.
 17. Écusson, feston point de rose avec les lettres *M. H.*
 18. *Christina*. Feston.
 19. *V. M.* Myosotis au plumetis.
 20. *Berthe*. Feston.
 21. *F. B.* Plumetis orné.
 22. *G. M.* enlacées. Plumetis.
 23. *L. V.* Plumetis et pois.
 24. *L. D.* Plumetis simple.
 25. *L. R.* gothiques. Plumetis.



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Moitié de mantelet pour enfant de sept à neuf ans. (*Voir aux Ouvrages.*)
2. Moitié du volant du mantelet. (*Voir aux Ouvrages.*)
3. L'ensemble du mantelet vu par devant. (*Voir aux Ouvrages.*)
4. Le dos du mantelet. (*Voir aux Ouvrages.*)
5. Fichu à plastron pour robe ouverte, broderie au plumetis, feston plein. Ce fichu, qui ouvre sur le devant, recouvre sur le second côté, uni sur le bord, et que doit cacher la bande festonnée et brodée au devant du patron. On peut, à volonté, faire la broderie du plastron ou se contenter de celle du devant.
6. Col mousquetaire assorti au fichu plastron, broderie au plumetis.
7. Ensemble du fichu plastron.
8. Entre-deux assorti à la manche duchesse n° 9.
9. Manche duchesse, volant du bas de la manche, broderie au plumetis, pois pleins ou œillets, feston point de rose. Ce dessin pourrait également se broder à l'anglaise, mais chaque jour cette broderie perd le peu de faveur dont elle jouissait encore très-récemment. Ce patron de manche duchesse, légèrement cintré, est très-gracieux; les personnes qui ont le bras court feront bien de l'échancrer un peu plus du dessous. Il peut servir pour toutes les manches duchesse.
10. L'ensemble de la manche.
11. *R. L.* Feston au point de rose.
12. *J. C.* Plumetis fleuri.
13. *A. M.* Gothiques ornées, plumetis.

- | | |
|---|---|
| 14. <i>J. L.</i> Feston et filet plumetis. | 19. <i>Carissime.</i> Plumetis à griffes. |
| 15. <i>Stéphanie.</i> Plumetis, amandes. | 20. <i>Zulma.</i> Amandes et œillets, plumetis. |
| 16. <i>Caroline.</i> Feston point de rose. | 21. <i>Ismérie.</i> Plumetis. |
| 17. <i>Conchina.</i> Plumetis et œillets. | 22. <i>Léonie.</i> Feston ou plumetis. |
| 18. <i>Hermeline.</i> Plumetis, lettres missel. | 23. Bracelet en perles. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE VISITE. Robe de barége à volants. Mantelet-écharpe garni de rubans. Chapeau de paille orné de cerise.

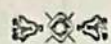
TOILETTE DE VILLE. Taffetas à disposition, volants alternés verts et noirs; sur le vert, ornements noirs; sur le noir, ornements verts. La robe est garnie de dentelles noires et de boutons. Manches blanches bouillonnées, garnies de dentelles et ornées de nœuds de rubans. Capote de paille de riz. *Les robes sont de Mme Fauvel.*

COSTUME DE PETITE FILLE. Costume polonais (des magasins de l'*Éclair*). Ce vêtement est en piqué blanc; le chapeau, de paille d'Italie, orné d'une plume blanche d'un côté, et d'une plume bleue de l'autre. Le costume est des magasins de l'*Eclair*.

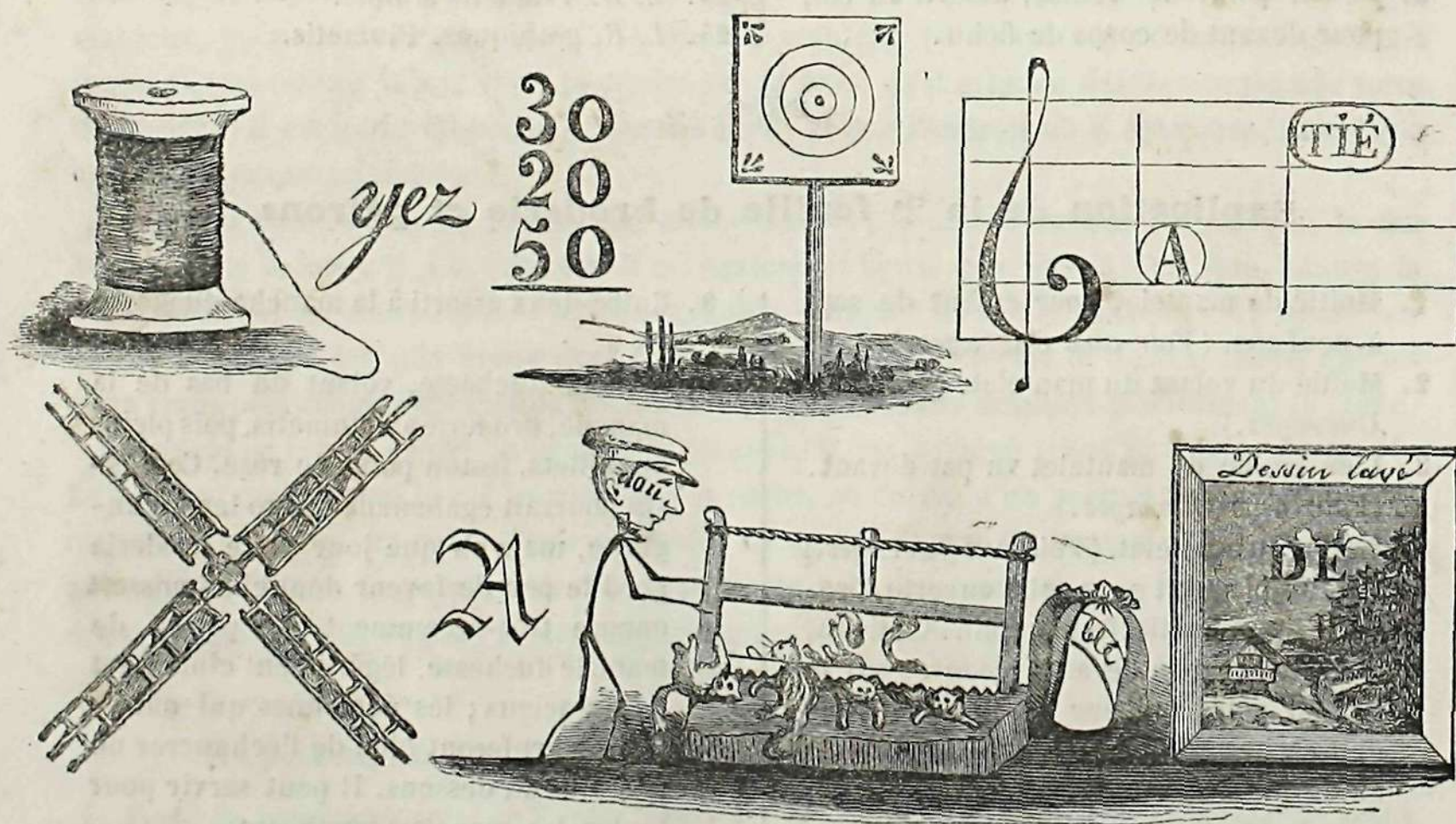


Explication du Rébus du mois de Mai.

Jugez, par vos malheurs, de la compassion qu'il faut avoir pour ceux de vos semblables.



RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles,
Boulevard extérieur de Paris.

OTEGA MUNICIPAL
MAY 1880



MAGASIN DES DEMOISELLES

12 francs par an pour Paris. 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (Fac simile) 2 sépias, 2 albums de musique, 2 gravures sur acier, ouvrages de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rebus illustrés, planche crochets couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie or ou argent.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid